

LE BEAU DEUXIÈME DIMANCHE DE MAI

Les mères en font-elles trop ?



Dimanche 8 mai. Les bambins ont les yeux brillants. Leurs mains portent précautionneusement un fragile bricolage, qu'ils offrent après la chansonnette apprise pour le grand jour. Durant ces années d'or, la maman est au plus profond de leur cœur confiant et tout donné. En grandissant, cela devient moins évident, mais la place de la maman est à jamais inviolable : place d'amour ou de rejet, place vide parfois, mais place que personne ne peut nier.

Or, philosophes, anthropologues, féministes... s'accordent : l'instinct maternel n'existe pas. Mais alors, pourquoi les mères continuent-elles à tant assumer ?

PRÉSENCE de chaque jour, amour, courage, vigilance, don de soi : autant de qualités attendues des mamans. N'est-ce pas un peu « trop », s'inquiète la jeune Léa sur un forum : « *J'aimerais connaître les responsabilités qu'une maman doit avoir avec ses enfants en général pour comparer avec ma mère. Je crois qu'elle en a trop fait avec moi et je veux comprendre.* » Ce à quoi une copine internautes répond : « *Ben, les responsabilité d'une mère, c'est que ses gosses se fassent pas butter, agresser ou violer, qu'ils se droguent pas, qu'ils aillent à l'école et pas en prison, et aussi qu'ils aient des potes, tout ça jusqu'à leur dix-sept ans et trois cent soixante-quatre jours. (...) Et s'il y a bien une chose que l'on se doit de garder à l'esprit, dans le cas où ça se passe mal surtout, c'est qu'on n'est pas redevable à sa mère d'être son enfant. On n'a pas non plus à mériter a priori son amour.* » On est loin des Bisounours et des comptines !

IL N'EXISTE PAS

L'enfant grandit vite. Mais être mère, c'est pour la vie, comme l'écrit une grande philosophe, Julia Kristeva, à propos de son fils : « *Ses premiers pas, ses balbutiements, ses études, ses amours, ses succès, ses échecs — tout cela m'intéresse, j'y cours, je me dépense, j'assume, je prévois. À vrai dire, le moindre signe qui vient de lui me fait fondre. Ceux que nous aimons nous privent de nos moyens, de telle sorte que la raison, qui bâtit une logique de l'action, tourne court.* »

Beaucoup se reconnaîtront dans ces mots qui racontent l'élan fondamental des mères, de la plus modeste à la plus brillante, vivant ici ou ailleurs et de tous les temps. Ces paroles disent également la fragilité vécue et la raison secouée dans la priorité d'aimer inconditionnellement l'enfant.

Élisabeth Badinter aborde la maternité sous un autre angle. Philosophe et féministe engagée, elle a secoué les chaumières en affirmant il y a dix ans que l'instinct maternel n'existait pas. Tout récemment elle a encore dénoncé les discours essentialistes qui poussent les femmes à redevenir de « bonnes » mères à plein temps. La mission relève de l'impossible : allaitement obligatoire, retour à la maison pour les enfants...

Il s'agit là d'un recul d'un demi-siècle, estime-t-elle, avant d'interpréter cette volonté de ramener les femmes à leur soi-disant « destin » de mère parfaite à la lueur de la crise actuelle. Selon Élisabeth Badinter, cette soif parentale croissante ressemble à s'y méprendre à une valeur refuge. Dans une société de consommation, le choix d'enfantement peut présenter un rôle dérivatif des problèmes personnels et des soucis d'identité.

LE COIN OU LES GENOUX ?

Être mère n'est pas seulement un défi aventureux comme *Le tour du monde en 80 jours*, mais un

étonnant voyage au long cours. Entre ciel d'azur et tempêtes ravageuses, les années ne se ressemblent guère. Une maman évolue, mûrit, vieillit, et voit l'enfant grandir, se développer et s'autonomiser. Du point de vue éducatif, chaque âge a ses enjeux, ses épreuves et ses moments lumineux. L'essentiel est de rester attentive à la vie en soi et en l'autre, et de suivre des objectifs clairement fixés.

Facile à dire... mais comment être sûre que l'on prend la bonne décision ? Car il y en a des questions dès le premier frémissement de la vie : accoucher avec ou sans péridurale ? Donner le biberon ou le sein ? Reprendre le travail ou prolonger le congé de maternité ? Placer le bébé en crèche ou chez les grands-parents ? Plus tard viendront : punir les disputes ou les laisser se débrouiller ? S'octroyer une heure de sport ou participer à un jeu de société ? Envoyer le récalcitrant au coin ou le prendre sur les genoux ? Priver de sortie ou faire confiance ? Etc. La ronde des interrogations n'en finit jamais.

L'éducation ressort bien sûr d'options personnelles (avec ou sans livre d'éducation en main). Mais elle s'inscrit aussi dans une culture collective qui a tendance, depuis trop longtemps, à confiner la mère dans les charges domestiques.

PAR DEVOIR OU PAR PLAISIR ?

À la fonction reproductrice des femmes, s'est en effet ajouté, voire confondu, le rôle social de l'éducation des enfants et, tant qu'à faire, des charges domestiques. Hors jardinage et bricolage, 86 % de ces tâches sont effectuées par les femmes. Ne serait-il pas temps de déléguer un peu ? De négocier raisonnablement avec le père ? À condition, bien sûr, qu'il soit là : une mère sur deux est monoparentale.

Bien sûr, de plus en plus de pères « s'éveillent » et partagent les charges de la vie commune. Mais cette prise en charge ne signifie pas encore assez souvent « prise de responsabilités », voire « prise d'initiatives ». La plupart du temps, ce sont encore les mères qui veillent aux devoirs, conduisent chez le dentiste, font les courses, prévoient les repas, achètent les vêtements, rangent la maison, vont aux réunions de classe, s'inquiètent de la mine de l'un ou de l'autre...

Mais au fait : pourquoi continuent-elles à assumer autant, avec ou sans instinct maternel ? Par devoir ou par plaisir ? Le féminisme a-t-il tout faux quand les filles qui réussissent souvent mieux à l'école font passer leur carrière en veilleuse pour assurer la vie de famille ? Est-ce par conditionnement de l'enfance que les comportements sexistes se transmettent ?

Des jeunes mères ont tenté de mettre le fer à repasser miniature dans les mains de leur gamin et la foreuse dans celles de la fillette. Pas facile... et sans résultat durable, car tout l'environnement est divisé sexuellement. En empochant son diplôme, la jeune fille se doute-t-elle qu'une ligne d'injustice sociale se dessine devant elle ? A fortiori si elle

devenir mère: la combinaison travail professionnel et maternité sera très difficile à maîtriser.

ILS SE FONT À DEUX

Françoise Giroud, journaliste et écrivaine, proclamait que la liberté des femmes s'arrête à la venue de l'enfant. C'était il y a une bonne vingtaine d'années. Les mères d'aujourd'hui confirment cette réalité. Pourtant, les combats pour l'égalité entre les hommes et les femmes ont bien avancé dans le domaine public avec une prise de conscience toute à l'honneur de la démocratie. Mais, dans le privé, le challenge est loin d'être gagné. L'éducation des enfants s'est complexifiée, l'autorité diminue, la société de loisirs génère des besoins sans cesse insatisfaits et le goût d'une vie pour soi atteint même les personnes les plus généreuses.

Sarah Blaffer Hardy, anthropologue et primatologue américaine, relève que l'amour maternel a

« La liberté des femmes s'arrête à la venue de l'enfant. »

un fondement biologique, mais est aussi un processus de construction. Au-delà de l'instinct naturel de prendre soin d'un petit, les mères ont besoin de soutien personnel et de coopération sociale pour bien s'en occuper. Yvonne Knibiehler, pionnière de l'histoire de la maternité, confirme également que « la fonction maternelle chez les humains n'a rien de naturel: elle est toujours et partout une construction sociale, définie et organisée par des normes, selon les besoins d'une population donnée à une époque donnée de son histoire ».

Les enfants se font à deux. Ensemble, père et mère peuvent développer une grande capacité d'éducation. On peut donc raisonnablement supposer qu'il existe un potentiel encore inexploité chez bien des hommes. Et si l'on remplaçait la fête des mères, puis des pères, par en une seule grande fête: celle des parents? ■

Godolieve UGEUX

Une maman en cache une autre

De la jeune mère à la grand-mère, beaucoup de rôles s'échelonnent selon les âges.

La fête des mères, c'est d'abord la fête d'une seule maman, la sienne. Mais les autres, que disent-elles, que ressentent-elles, comment vivent-elles leur choix de mère?

L'ŒIL RIVÉ SUR L'HEURE

« Dès le matin c'est la course. Arracher les enfants de leur lit, veiller à ce qu'ils déjeunent, préparer leur lunch, répéter cent fois de se dépêcher, de ne pas oublier son sac de piscine et de mettre sa cagoule. Que fait le père? Il a déjà la tête au boulot. Moi je n'y penserai qu'au moment où j'ouvrirai la porte de mon bureau. »

France, 39 ans

UN MOMENT À SOI

« Aujourd'hui, les jeunes femmes ont de l'ambition professionnelle. C'est sans doute dû aux études plus poussées qu'auparavant et à leur indépendance professionnelle dont elles peuvent être fières. Avec ça, elles veillent à garder leur emploi

dans une société où les mots chômage, perte d'emploi, inflation, ruptures familiales reviennent souvent. Mais elles recherchent aussi davantage de moment à soi, hors de tout rôle social et partent en sorties entre filles ou font du sport. Un tel scénario est possible quand c'est négocié en couple. Pour autant que les papas aient pris la mesure de leur rôle de père et de la nécessité pour leur compagne de vivre aussi pour elles-mêmes. »

Monique, accompagnatrice de jeunes mamans dans le secteur de la santé

RÉFLEXE MAMAN

« Quand j'entends crier 'maman' dans un magasin, je me retourne. Pourtant mes enfants ont quitté la maison. Mais c'est plus fort que moi. »

Geneviève

MAMAN SOLO

« Hier, malade, je n'ai pas pu sortir de mon lit! Donc je n'ai pu conduire mes enfants à l'école. On

vit loin du centre et il n'y a un bus que le matin et le soir. Mes enfants dépendent entièrement de moi. Leur père se fiche bien d'eux et ne respecte aucun engagement. Ma grande peur, c'est qu'il m'arrive quelque chose. Que deviendraient mes enfants? Je dois assumer le rôle de mère comme de père, sans jamais baisser les bras, ni même marquer une pause. Quant à mes revenus, c'est toujours la corde raide, très raide. Un seul salaire ne suffit pas pour habiller et nourrir la famille. Sans compter les frais scolaires et le chauffage! Et ce n'est pas la pension alimentaire – quand elle est versée – qui permet de vivre au quotidien. J'ai parfois pris un second emploi le week-end, mais alors les enfants doivent rester seuls. Il le faut bien, mais cela m'inquiète pour leur équilibre. »

Estelle, 37 ans

INTERGÉNÉRATIONNEL

« Seulement vingt-trois ans me séparent de ma fille aînée. Est-ce que le temps estompera l'écart? Aujourd'hui, il y a des sujets que je n'aborde pas avec mes enfants, mais plutôt avec des gens de mon âge. Avec ma maman qui a 35 ans de plus que moi, je peux parler pourtant de tout, car tout l'intéresse. Quand elle partira, je ne me sentirai plus jamais une petite fille, ce qui m'arrive parfois encore quand elle évoque mon enfance ou commente avec sévérité ou approbation mon habillement ou ma coiffure... »

Agnès, 62 ans

MAMAN... DE SA VIEILLE MÈRE

« Difficile de devenir la maman de sa maman. Je viens deux fois par semaine, j'assure sa lessive, le changement de ses draps, etc. Je dois lui rappeler qu'elle doit se changer, parfois en l'obligeant un peu... comme pour un enfant. Mais je dois aussi parfois jouer le rôle de parent en réagissant à certaines réactions un peu 'primaires', que je ne lui ai pourtant jamais connues dans le passé. Comme par exemple des propos agressifs vis-à-vis des étrangers ou des chômeurs... J'essaie de la raisonner, mais c'est souvent peine perdue. Quelques minutes plus tard, elle a oublié et me tient les mêmes propos. J'ai parfois l'impression de me retrouver devant un ado qui n'en fait qu'à sa tête, même si je sais qu'elle n'y peut rien.

Ce soin à apporter à maman comporte aussi une part d'usure, surtout par la répétition. Il faut chaque fois redire les mêmes choses. Parce qu'elle oublie ce qui s'est passé dix minutes plus tôt. Usure aussi parce que je sais qu'à chacun de mes passages chez elle, je vais devoir consacrer une



FEMMES.

Elles ont toutes une double ou triple vie.

heure environ à essayer de retrouver ses clés, son portefeuille, les choses qu'elle a égarées en pensant les mettre 'en sécurité'. Usure parce que je sais que dans trois jours, ce sera le même scénario. Usure surtout parce que je sais que cela ne va pas s'améliorer, que du contraire, et que cela risque d'être pire dans quelques mois.

S'occuper d'un enfant malade, se relever la nuit en se disant que cela va aller mieux, c'est une chose. Avec un parent vieillissant, au contraire, on sait que ce sera pire demain. Beaucoup plus que la question du temps que je consacre à maman, le poids vient du sentiment qu'on n'avance pas, mais qu'on recule. Pourtant, je suis convaincue que l'on fait le maximum pour qu'elle se sente le mieux possible en fonction des circonstances.

Il y a quelques années, je pouvais concevoir de devenir un jour grand-mère et de consacrer du temps à mes petits-enfants. Je pouvais aussi m'imaginer qu'un jour il faudrait que je m'occupe de mes parents vieillissants. Mais je ne m'étais jamais figurée que les deux surviendraient en même temps! Le décès de papa il y a dix-huit mois a rendu maman dépendante de notre aide. Et mon petit-fils est né il y a six mois; j'aimerais pouvoir lui consacrer du temps. Tout cela alors que je travaille toujours à temps plein. Souvent, les jours et les semaines sont trop courtes... »

Anna, 51 ans

AVANT JÉSUS-CHRIST, DÉJÀ

Au ^ve siècle avant Jésus-Christ, les Romains fêtaient les femmes et les mères au mois de juin. Mais c'est aux États-Unis qu'une certaine Julia Ward Howe, abolitionniste activiste et poétesse américaine, a lancé l'idée du Mother's Day.

La fête a été officiellement reconnue en 1914 par le président Wilson. Le deuxième dimanche de mai est la date choisie par plusieurs pays, dont la Belgique.



LE MOTHER'S DAY.

Il date de 1914 et vient des États-Unis.